Problème de développement (corruption), question de linguistique

Gilbert Willy Tio Babena

Université de Ngaoundéré

Résumé : Dans un contexte où les exigences actuelles de la recherche plébiscitent un réinvestissement des résultats dans le social en général et dans les questions de développement en particulier, l'article questionne l'intérêt des sciences du langage pour les phénomènes dits complexes. Le travail du linguiste peut se situer aussi bien en amont qu'en aval du problème à résoudre contrairement à une certaine doxa qui le confine exclusivement à une activité théorique. Après une discussion des fondements de la linguistique du développement (social), l'étude entend montrer qu'un problème de développement est prédisposé à susciter une réflexion linguistique. À partir des résultats de travaux menés sur le phénomène de la corruption, elle illustre ce parcours *top-down* qui passe nécessairement par un travail de transposition.

Mots-clés : linguistique, développement, transposition, corruption.

Abstract: In a context where all current research requirements tend towards a reassessment of results in the social domain as a whole, and in development issues in particular, this paper questions the place that language sciences give to phenomena considered to be complex. The work of the linguist could be located both at the beginning and the end of the matter to be solved, contrary to a certain school of thought which confines it solely to a theoretical activity. After a discussion on the basis of the linguistics of (social) development, this study seeks to show that a development issue is likely to stir up a linguistic reflection. Based on findings of works carried out on the phenomenon of bribery, it illustrates that top-down process which necessitates a work of transposition.

Key words: linguistics, development, transposition, bribery.

1 Henry Tourneux, à quoi ne pensent pas toujours les linguistes ?

L'idée d'écrire ce texte a germé des écueils auxquels j'ai dû faire face en m'intéressant quelques années plus tôt au phénomène de la corruption. Alors que ce sujet paraissait naïvement être un champ de recherche susceptible d'être étudié par le linguiste[1], c'est à partir de la difficulté à obtenir un financement (là où les historiens, les sociologues, les économistes… s'en sortaient plutôt bien) que j'ai pris conscience qu'une certaine doxa se montrait pessimiste quant à la capacité des sciences du langage à appréhender des réalités conceptuelles complexes. Il est pourtant évident qu'une étude linguistique sur la corruption participe à la connaissance du problème, mais l'opinion utopique qui limite l'incessant cheminement vers le développement à certaines sciences reste

[1] Voir L. Métangmo-Tatou (2001), J. J. R. Tandia Mouafou (2011).

assez prégnante au sein des institutions qui appuient la recherche scientifique. Outre la rareté des ressources matérielles et les programmes de recherche qui accordent une place importante aux descriptions formelles (Tourneux, 2015), il faudrait analyser le rapport de la discipline à son environnement social pour comprendre cette disparité dans le financement de la science pour le développement.

D'une manière générale, dans les milieux où les problèmes de développement se posent avec acuité, on remarquera très souvent que les politiques de (financement de la) recherche sont malingres ou qu'elles s'abouchent chétivement avec les besoins réels des populations cibles. Face à cette disharmonie, on en vient à oublier la lapalissade qui fait du langage le système central de toutes les activités humaines. Il n'est donc pas étonnant de voir qu'un linguiste se résigne à aborder les phénomènes abstraits dans la mesure où il pèse sur ceux-ci des préjugés d'inaccessibilité. Or, en Afrique, bien des projets sont voués à l'échec à cause de la non-prise en compte de ces paramètres. En partant du postulat que le développement est une entreprise holistique, je veux défendre l'idée que les analyses linguistiques peuvent fournir une explication aussi bien aux phénomènes saisissables qu'à ceux qui relèvent de l'abstraction. Pour une pléthore de travaux, l'impact réel sur la vie quotidienne passerait par un travail de transposition, activité qui se révèle essentielle à la linguistique du développement (social). De la même manière qu'on délaisserait exclusivement le discours de la folie au psychanalyste, la communication télépathique et les incantations à la métapsychique, les rites mortuaires et ancestraux à la thanatologie et à l'anthropologie, etc., l'on pourrait être amené à penser qu'il n'y a rien de linguistique dans la corruption étant donné qu'elle implique à première vue une altération d'un système économique, sociologique ou politique.

Avec le décloisonnement des sciences humaines et sociales, on a observé une ouverture de la discipline à d'autres (sociolinguistique, psycholinguistique, neurolinguistique…) bien que l'implication de celle-ci dans l'étude des phénomènes abstraits reste faible. C'est un paradoxe dans la mesure où les disciplines qui en font leur objet intègrent la dimension langagière dans leur démarche analytique. Dans ce dialogue interdisciplinaire, la participation du linguiste à la réflexion sur ces (épi)phénomènes qui entravent les efforts fournis en matière de développement se fera au prix de sa capacité à aller à l'assaut des *phénomènes naturels* dans l'optique de les *désarmer* (Bachelard, 1947, p. 25). Mais cet élan nécessite un élargissement de la notion de contexte qu'on prendra au sens de l'« ensemble des prémisses utilisées pour l'interprétation d'un énoncé (hormis la prémisse de base selon laquelle l'énoncé en question a été produit) » (Sperber & Wilson, 1989, p. 31). Pour fournir à l'opérateur de développement des données transposables, l'analyse linguistique devrait désormais intégrer dans les prémisses les acquis des sciences avec lesquelles elle dialogue. Cette démarche a le double avantage d'évaluer, si nécessaire, les prérequis sur l'objet d'étude et de mettre surtout en corrélation la mémoire cognitive et les savoirs techniques de la population assistée avec son expression langagière. Plusieurs chercheurs en linguistique pensent qu'il s'agit du prochain grand virage de cette discipline.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

2 À la découverte d'un nouveau paradigme de la recherche linguistique

C'est à la faveur des cours et séminaires dirigés par L. Métangmo-Tatou, dans le cadre des activités de formation et de recherche menées depuis environ deux décennies au laboratoire LADYRUS (Langues, Dynamiques & Usages) à l'Université de Ngaoundéré[2], qu'une génération de jeunes linguistes formés et/ou exerçant dans cette institution ont investi le champ de la linguistique du développement (désormais LD). La réflexion était enrichie par des recherches de H. Tourneux et des collaborations, par des projets individuels et par des travaux d'étudiants engagés dans cette voie. Pour ce qui est de l'Afrique en général et du Nord-Cameroun en particulier, les expériences de terrain ont montré que les initiatives en faveur du développement local se heurtaient à des obstacles de nature linguistique, avec un impact qui pouvait simplement hypothéquer/mitiger la réussite du projet ou conduire à la mort dans le pire des cas (Tourneux, 2010).

Le constat de l'existence d'un « fossé communicationnel » (Tourneux, 2015, p. 173) entre les porteurs de projets et les populations cibles motive une forte implication du linguiste dont le travail viserait à réduire ce *gap*. Ses domaines d'intervention sont entre autres : la communication technique en langues africaines, la communication interculturelle, la communication en contexte éducatif ou sanitaire, la traduction en langues locales, la transmission et la valorisation des savoirs locaux, l'interprétation et l'adaptation des messages dans les campagnes de sensibilisation, etc. Fort de ce constat, on a vu naître des propositions de modèles théoriques susceptibles de répondre au besoin du communicateur pour le développement (Métangmo-Tatou, 1996, 1999). En 2009, H. Tourneux suggère dans une revue grand public la création d'une spécialité dénommée « linguistique du développement » ; une suggestion qu'il réitérera d'ailleurs six ans plus tard dans un symposium sur les langues africaines :

> Je propose donc, conclut-il, qu'on ouvre une spécialité linguistique que l'on appellerait "linguistique du développement". Cette discipline très encyclopédique permettrait de former des communicateurs pour le développement, capables de dialoguer aussi bien avec l'ingénieur agronome, l'agro-entomologiste, le médecin, l'entomologiste médical, le pédologue, l'hydrologue, l'écologue, l'économiste… qu'avec le paysan ou l'homme de la rue. Par ce dialogue, ils apprendraient à maîtriser la communication interculturelle en contexte de civilisations encore très fortement marquées

[2]Les programmes d'étude de cette période et la présentation de L. Métangmo-Tatou à la conférence de Ngaoundéré sur le rôle de l'université dans son environnement indiquent que l'année 1999 est symbolique dans la pratique de la linguistique du développement dans cette université. Il est également important de rappeler que H. Tourneux intervenait au département de français de la même institution. L'ouvrage *Parler du sida au Nord-Cameroun*, fruit de la collaboration entre ces auteurs, illustre cette approche linguistique pour le développement. Si les prémices de sa labellisation sont récentes comme on le verra, on peut néanmoins signaler que la synthèse des travaux datée de novembre 1994 et présentée par H. Tourneux en janvier 1995 dans le cadre de son HDR traduit déjà explicitement l'orientation que le chercheur apporte à ses recherches. On citera en exemple le texte de 1993 qui est probablement inspiré de sa contribution à la vulgarisation de la nouvelle méthode (*lutte étagée-ciblée*) développée dans les années 1990 par J.-P. Deguine pour le traitement du cotonnier dans le Nord-Cameroun. Pour de plus amples informations, le lecteur consultera H. Tourneux (1993, 1994, 2009), L. Métangmo (1999), H. Tourneux et L. Métangmo-Tatou (2010).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

> par l'oralité. Ils apprendraient aussi que l'adjectif "interculturel" implique l'existence d'au moins deux cultures, chose qui ne va pas non plus de soi, tellement sont minorées les cultures de l'oralité, et tellement la confiance en la technique l'emporte sur l'importance accordée au facteur humain (Tourneux, 2015, p. 174).

Au risque de donner une allure d'ouverture de ces miscellanées, j'ai daigné faire ce petit rappel pour interroger ensuite le statut de la LD dans la linguistique en général. (1) Devrait-on considérer qu'il s'agit résolument d'une « spécialité linguistique » autonome qu'on mettrait sur le même pied que la sémantique, la lexicologie, l'argumentation, la grammaire… ? (2) Quel est le contenu qu'il faudrait donner à la qualification « discipline très encyclopédique » ? (3) Et quelles sont les implications théorico-méthodologiques qui en découleraient ? – Les réponses ne sont pas aussi simples, mais les textes indiquent tout de même des pistes intéressantes.

3 Discussion : linguistique du développement (social) et discours sur la méthode

Il semble abusif de penser que la LD serait une autre branche qui entrerait dans la famille des sciences du langage. L'usage du verbe « ouvrir » par H. Tourneux conforte l'idée d'un parcours de formation universitaire qui consacrerait des personnes aptes à relever les défis communicationnels posés par des activités liées au développement. On y apprendrait des principes généraux d'analyse, d'adaptation, d'interprétation et de traduction des textes techniques dans les langues cibles (Tourneux, 2015, p. 174-175). Le caractère « encyclopédique » de cette « discipline » tient surtout au fait que le linguiste, dans sa posture de « communicateur pour le développement », devra impérativement se former à la maîtrise des différents appareillages théoriques y afférents. Il en découle donc qu'il pourrait faire des travaux allant dans ce sens sans entrer forcément dans l'étiquetage classique de la spécialisation de métier de chercheur (sémanticien, interactionniste, stylisticien…).

À l'évidence, la LD se veut une discipline d'enseignement et un champ de recherche comme l'illustre l'expérience de l'Université de Ngaoundéré mentionnée en amont. Cependant, le risque d'une confusion de son statut demeure, fût-il minime. Dans l'argumentaire de cet ouvrage, la caractérisation de la LD comme étant une « discipline scientifique » s'effectue au moyen d'une progression linéaire simple : « Le développement d'une discipline scientifique est l'œuvre de générations de chercheurs. Cependant, certains parmi ces scientifiques apportent une contribution déterminante qui associe durablement leur nom à celui de la discipline »[3]. Pris au pied de la lettre, le mot « discipline » et son épithète « scientifique » témoignent de ce qu'une frange de chercheurs passés par l'école de la LD, autant à l'Université de Maroua qu'ailleurs[4], serait tentée de l'instituer en une *spécialité* plus ou moins autonome, au sens d'une branche des sciences du langage qui dispose de son propre *discours sur la méthode*.

[3] URL : https://www.fabula.org/actualites/la-linguistique-de-developpement-perspectives-theoriques-et-methodologiques-melanges-en-hommage-au_83371.php, consulté le 16 juin 2018.

[4] En se référant au parcours professionnel de H. Tourneux (URL : llcan.vjf.cnrs.fr/p_tourneux.php).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Sur la place à accorder à la LD, il est préférable de s'inscrire dans le sillage de L. Métangmo-Tatou (2019) qui postule l'*émergence d'un nouveau paradigme*. Dans les assemblées, elle a souvent été brandie pour justifier l'intérêt d'une recherche quelconque sur le langage ou pour se dédouaner du cliché d'une vaine spéculation. Autour de la question, certains ont flairé une véritable opportunité de revitaliser/revaloriser le travail du linguiste, d'autres n'ont vu que l'expression de la surenchère d'un projet de recherche. L'évocation de la LD dans les séminaires offrait quelquefois l'occasion de réfuter implicitement quelque posture théorico-méthodologique ou de couper les cheveux en quatre sur un sujet mis en débat au point de laisser le porteur du projet macérer dans le désarroi. La question d'arrière-fond, celle que les jeunes chercheurs débattent entre eux sans jamais pouvoir s'accorder à cause du tableau qui vient d'être dressé, est celle de savoir si elle pourrait être une discipline autonome ou non. À ce propos, les chercheurs qui se sont exprimés sur la capacité des sciences du langage à penser les problèmes communautaires ne prétendent pas que les travaux menés dans cette perspective seraient à même de s'affranchir des cadres analytiques traditionnels pour être érigés en une véritable théorie. Et pour cause, H. Tourneux tient à préciser que la LD « s'appuie potentiellement sur de nombreuses spécialités linguistiques (sociolinguistique, dialectologie, sémantique cognitive, analyse du discours, lexicologie, lexicographie, phonologie, morphologie, syntaxe, etc.) » (courriel reçu le 17 juin 2018). Dans les cercles de réflexion linguistique, de plus en plus de voix s'élèvent pour revendiquer la pratique d'une science qui ne serait plus détachée des préoccupations de son milieu.

Le temps est bien passé, peut-on lire chez A. Culioli, où l'on se méfiait d'une linguistique qui serait utile. Je ne sais si A. Meillet a vraiment répondu « La linguistique ne sert à rien » à qui lui demandait précisément « À quoi sert la linguistique ? », mais il y a dans cette affirmation un résumé d'un état d'esprit longtemps répandu chez les linguistes qui se méfiaient de toute emprise utilitaire. Or, notre époque rend difficile l'appartenance à une communauté qui se réclamerait de la recherche gratuite (Culioli, 1990, p. 13).

Sans s'inscrire dans un label disciplinaire particulier, de nombreuses études placent désormais l'*homo loquens* au centre de l'attention en proposant des descriptions qui apportent des renseignements sur la nature du comportement humain, son enracinement ou son déracinement d'un espace socioculturel ou d'une politique éducative, son rapport à autrui et à sa communauté, sa perception d'un phénomène à partir duquel il pense son existence et se définit, le déclin de son désir de vivre, les malentendus ou les conflits communicationnels… Dans cette quête du développement humain, on verra par exemple un neurochirurgien et une linguiste s'associer pour trouver les moyens d'atténuer la brutalité de l'annonce du cancer à un patient et à ses proches (Seizeur & Rolland-Lozachmeur, 2015), des linguistes travailler de concert avec une association de prévention contre le suicide pour étudier l'expression de la souffrance dans les dispositifs socionumériques et les mécanismes langagiers par lesquels le souffrant l'évacue pour éviter le pire (Ablali & Wiederspiel, 2017).

À moins que H. Tourneux ou ses continuateurs ne se penchent sur la rédaction des contenus et d'une démarche théorico-méthodologique détaillés, la linguistique du dé-

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

veloppement suscitera toujours des ambiguïtés ou, du moins, souffrira d'incompréhensions. Pour autant, elle n'en deviendrait pas une théorie dans la mesure où elle n'est que l'affirmation linguistique d'une pluridisciplinarité qui se généralise dans le monde de la recherche. Dans la perspective de *La Formation de l'esprit scientifique*, j'affirme même qu'il s'agit d'un renouvellement d'un état d'esprit très présent chez les savants du XVIII[e] siècle à l'instar d'A. Lavoisier en qui on a reconnu le chimiste, l'économiste et le philosophe.

Ouvrez un livre scientifique du XVIII[e] siècle, vous vous rendrez compte qu'il est enraciné dans la vie quotidienne. L'auteur converse avec son lecteur comme un conférencier de salon. Il épouse les intérêts et les soucis naturels. Par exemple, s'agit-il de trouver la cause du Tonnerre ? On en viendra à parler au lecteur de la crainte du Tonnerre, on tentera de lui montrer que cette crainte est vaine, on éprouvera le besoin de lui répéter la vieille remarque : quand le tonnerre éclate, le danger est passé, puisque l'éclair seul peut tuer (Bachelard, 1947, p. 25).

Par ailleurs, il devient impératif d'ouvrir une discussion à grande échelle sur cette approche linguistique du développement afin d'éviter une édulcoration des efforts observés au sein de ce *paradigme renouvelé*. Si le constat que la linguistique doit s'ancrer dans le quotidien (Culioli, 1990 ; Métangmo-Tatou, 1999 ; Tourneux, 2009, etc.) a amené H. Tourneux (2009, 2015) à suggérer un projet de formation intitulé « linguistique du développement », dans le même lustre, G. Agresti (2014) en est arrivé à proposer quelque chose de similaire qu'il baptise étonnamment la « linguistique du développement social » (désormais LDS). Cette coïncidence avec la LD force la comparaison. En effet, la LDS est définie comme étant une « linguistique d'intervention qui, loin d'être récupérée ou récupérable comme "militante" ou comme "instrumentale", se doit d'être concrètement utile au sujet et à sa/ses communauté(s) d'appartenance, à leur épanouissement » (Agresti, 2014, p. 14). L'auteur, qui se refuse à élaborer une théorie linguistique générale applicable aux problèmes de développement en raison de leur complexité (p. 21), admet néanmoins que sa LDS est une « approche théorique » qui pourrait avoir des « retombées concrètes au point de vue social et économique au sein de communautés linguistiques minoritaires, généralement historiques » (p. 14). En faisant du *sujet enraciné* le cœur de la LDS, il considère que celui-ci porte en lui les *racines*[5] d'un espace, d'une *mémoire communautaire latente* contrairement au « *sujet déraciné*, victime de l'*aliénation diglossique* ou de l'aliénation tout court – sujet diminué qui est, lui, transformable, manipulable par le monde » (p. 18-19).

Dans la mesure où la linguistique du développement social vise la « formation d'un sujet conscient de sa nature *d'être de langage*, à savoir d'être conscient des chances que langue et travail partagent d'agir sur (et donc de changer) le monde » (Agresti, 2014, p. 19), alors, elle partage indubitablement le même objectif que la linguistique du développement. Certes, on peut mettre en évidence quelques particularités entre la LD et la LDS notamment en ce qui concerne les questions d'adaptation et de traduction en langues locales qui sont reprises avec force dans le label proposé par Tourneux, mais il s'agit métaphoriquement de l'expérience des personnes qui se déplacent chacune dans une direction avec la lune au-dessus de la tête ; multiplier la lune reviendrait

[5] Les mots en italique renvoient ou rappellent les concepts de l'auteur.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

à commettre une grave erreur de jugement. En tout état de cause, les trois étapes ci-dessous apparaissent comme les points de rencontre de ces approches.

1. Après l'*identification du problème de développement*, le chercheur doit trouver le moyen de l'approcher au travers de ses différentes manifestations langagières : faut-il l'étudier sous l'angle des représentations, le saisir dans le flux de la parole en cours de réalisation, dans les traces écrites anciennes, au niveau du code (patrimoine) rituel ou linguistique, du canal… ? L'hétérogénéité du corpus peut être un atout ou une faiblesse selon le cas.

2. C'est lorsqu'on aborde la question de l'*analyse linguistique du problème* qu'on se rend vite compte que la LD(S) ne saurait s'affirmer comme une théorie. Vu qu'on ne peut dire d'emblée que la théorie linguistique X permettrait de résoudre le problème Y, l'on peut postuler que le travail du linguiste consiste à scruter les « ressources sémiotiques » plutôt que les « signes » qui, selon T. van Leeuwen (2005, p. 3), sont présentés dans la tradition saussurienne comme des données prédéfinies dont le sens n'est pas affecté par l'usage :

> Semiotic resources are not restricted to speech and writing and picture making. Almost everything we do or make can be done or made in different ways and therefore allows, at least in principle, the articulation of different social and cultural meanings. Walking could be an example. We may think of it as non-semiotic behaviour, basic locomotion, something we have in common with other species. But there are many different ways of walking. Men and women walk differently. People from different parts of the world walk differently. Social institutions – the army, the church, the fashion industry – have developed their own special, ceremonial ways of walking. Through the way we walk, we express who we are, what we are doing, how we want others to relate to us, and so on. Different ways of walking can seduce, threaten, impress and much more. For this reason actors often start working on their roles by establishing how their characters might walk (van Leeuwen, 2005, p. 4).

L'usage d'un terme conceptuel essentiel à la *social semiotics* ne signifie pas que le chercheur engagé dans le champ de la LD(S) l'emploie comme une théorie. D'ailleurs, T. van Leeuwen pense qu'il ne s'agit pas d'une théorie au sens strict du terme. L'atout de ce dispositif réside principalement dans sa propension à faire de l'interdisciplinarité son credo. Les concepts et les méthodes sémiotiques peuvent être mobilisés pour analyser les problèmes de développement, mais c'est davantage une enquête dans laquelle on va à la quête des réponses. Et c'est en cela que s'applique l'abduction peircienne : « Abduction makes its start from the facts, without, at the outset, having any particular theory in view, though it is motivated by the feeling that the theory is needed to explain the surprising facts. … Abduction seeks theory. Induction seeks for facts. In abduction the consideration of facts suggests the hypothesis » (Peirce, cité par Bateman & Schmidt, 2012, p. 44).

3. La *transposition ou l'adaptation en situation des résultats obtenus* devrait être la finalité de toute approche linguistique du développement. Elle peut se faire sous forme

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

de recommandations, mais il ne faudrait pas l'y réduire dans la mesure où l'on trouve une proportion importante de travaux en sciences du langage qui restent inaccessibles au profane en dépit de leur rapport aux questions de développement humain. Dans de tels cas, le travail de transposition consisterait soit à traduire les résultats dans un langage accessible aux acteurs engagés sur ce terrain, soit à les insérer dans des dispositifs concrets (sensibilisation, traitement médical, formation/information, expertise juridique…). Les sections suivantes illustrent ce parcours.

4 Corruption : du problème de développement à la question de linguistique

Il est de notoriété que la corruption entrave les efforts des gouvernements à mettre en oeuvre les politiques visant à améliorer le bien-être. Inspiré des travaux de Heidenheimer, J. Cartier-Bresson (1992, p. 593) présente en quatre groupes les arguments qui montrent les effets négatifs de ce phénomène sur le développement : « *Perte de ressources économiques* », « *Instabilité et destruction des systèmes de légitimation et d'intégration* », « *Désorganisation politique* » et « *Réduction de l'efficacité gouvernementale* ». Cette classification limite le problème aux seules considérations économiques, sociologiques, philosophiques et politiques, laissant ainsi penser qu'il serait la chasse gardée des disciplines sous-entendues. Dans son plaidoyer pour la reconnaissance de la corruption en tant qu'objet d'étude, J.-F. Médard fait remarquer, à la lecture d'Y. Mény, que cette impression restrictive viendrait du pessimisme épistémologique qu'on lui assigne :

> La corruption constitue, en effet, un objet bien difficile à cerner. De plus, puisqu'il recouvre des pratiques normalement occultes, une recherche empirique rigoureuse s'avère impossible à mener sur un tel sujet. Ainsi, non seulement l'objet est flou, mais il ne se prête pas à la recherche selon les canons de la Méthode. Pour compliquer le tout, il s'agit d'un phénomène à connotation négative : la corruption, par définition, est de l'ordre du mal, du moins tant que les économistes ou les fonctionnalistes ne nous ont pas démontré le contraire. C'est pourquoi, si à la rigueur, la corruption, en tant que scandale, peut intéresser le politologue, ce dernier préfère le plus souvent se consacrer à des réalités plus faciles à appréhender, conceptuellement et empiriquement, plutôt que de traquer un phénomène insaisissable (Médard, 1993, p. 690).

Il n'est donc pas étonnant qu'une recherche linguistique estampillée du vocable de « corruption » suscite des appréhensions injustifiées[6]. Or, si l'on en croit J.-F. Médard qui prend quelquefois le contrepied d'Y. Mény dont il propose la lecture de l'ouvrage, la « corruption moderne, plus raffinée et élaborée, se confondrait avec l'échange social et […] elle est, par là, plus visible » (1993, p. 697). Cette inclusion dans l'échange social laisse supposer l'existence d'un *langage de la corruption* qui serait autant le point de départ des disciplines prédisposées que celui de la linguistique (Métangmo-Tatou, 2001 ; Tandia Mouafou, 2011). En outre, si on admet avec J. Gumperz (1989 :

[6] Voir supra.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

70) que les « activités de langage peuvent être illustrées par des expressions telles que “discuter de politique”, “parler du temps”, “raconter une histoire à quelqu'un”, “faire une conférence de linguistique” », on concevrait alors que les sociétés humaines connaissent sans exception l'expérience d'une activité consistant à « corrompre quelqu'un » étant donné qu'elles sont naturellement régies par des codes. En d'autres termes, les négociations de transgression s'effectueraient en situation d'interaction.

Vraisemblablement, toutes les cultures connaissent un nombre d'activités dont le point illocutionnaire est de circonvenir le participant garant de la norme institutionnelle. Quoique ces interactions, que nous qualifions ailleurs[7] d'interactions en situation de corruption (ISC), ne bénéficient pas du sacre social en raison de leur caractère *anti-normatif*, elles sont néanmoins reconnues comme relevant du paradigme de la corruption. C'est une conclusion qui découle d'une enquête de pragmatique contrastive, menée auprès d'un échantillon non représentatif, sur un corpus majoritairement constitué de données filmiques auxquelles ont été associées des données recueillies en situation réelle selon la méthode participante. La primauté du fictionnel sur le réel s'explique par les réticences sociales qui entourent le phénomène et la rigidité des cadres méthodologico-déontologiques qui proscrivent des enregistrements sans consentement. Mais il faut plutôt voir en cela, en comparaison avec une pratique bien ancrée dans les sciences dures, l'image d'un rat de laboratoire sur lequel l'évolution d'une maladie est observée et l'efficacité des antidotes est testée avant des essais cliniques sur des sujets humains (données réelles). Toutefois, on ne perdra pas de vue que le processus de transposition procédera différemment et qu'une généralisation n'est envisageable qu'à certaines conditions.

L'hypothèse de la *lingua mentis* amène à constater qu'en situation de face à face, la communication de la corruption-phénomène-social s'effectue par le truchement de la *pensée corruptrice* (PC) – notion qui s'entend à la fois comme une intention et un système communicatifs (Tio Babena, 2016). La négociation en situation de corruption s'opère selon le principe de l'enchâssement actionnel mis en relief par la factivité. Concrètement, l'action du corrupteur est dirigée sur une entité humaine alors que celle du corrompu est portée sur la valeur faisant l'objet de la transaction. Toutefois, on peut être à la fois un corrupteur corrompu, c'est-à-dire un instigateur qui pousse son co-parleur à prendre l'initiative de corrompre (Tio Babena, 2014).

La demande de transgression dans le système communicatif de la PC vise généralement la catégorie du *faire*. Il est également des cas où la violation normative se rapporte au dire et l'acte de demander prend ainsi les traits formels d'une *question*. De l'examen de celle-ci, on peut dégager deux types liés aux faux témoignages par exemple : les *questions du faire dire* et les *questions du faire ne pas dire*. Il est important de signaler que toute demande de corruption comporte une promesse en arrière-plan. La règle veut que tout service rendu soit compensé par une gratification. La promesse, venant en appui à la demande, peut ainsi servir de motivation ; ou alors, elle sera simplement une réponse à celle-ci et traduira l'engagement du corrompu à apporter une satisfaction ultérieure. Elle est donc dépendante de la demande ; et pour demander

[7] Tio Babena (2014, 2016, 2017a…).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

une transgression, il faut croire que celui à qui on l'adresse est un potentiel corrompu x qui agira selon les conditions posées par l'enchâssement actionnel (Tio Babena, 2017a).

Par ailleurs, l'ISC est régie par deux activités symboliques : l'offense et la réparation. La théorie des faces nous fait remarquer que la valeur soumise à la négociation appartient à la face négative du principal (l'État, la société, l'employeur, etc.) ; l'agent en assure uniquement la gestion. L'objectif de l'acte de corrompre est par conséquent la dépossession de la face négative du principal. L'agent, devenu corrompu par la signature d'un pacte de corruption, forme avec le corrupteur une équipe de représentation dans laquelle les secrets d'initiés sont partagés. En d'autres termes, les partenaires corrompus se liguent pour offenser le principal. La réparation du préjudice – qui ne profite nullement au principal mais plutôt à l'agent – peut s'effectuer par une offre anticipée fonctionnant comme un désarmeur. Lorsque l'initiative de corrompre vient de l'agent, celui-ci dispose généralement de plusieurs moyens pour atténuer les effets de son acte. Le plus efficace de ces procédés est l'opacité pragmatique qui lui permet de ne pas perdre la face (Tio Babena, 2017b).

Du point de vue du langage, l'*acte de corruption* (*corrompre*) vise la dépossession – à l'insu d'une instance de contrôle et, dans la plupart des cas, contre une compensation – d'une valeur territoriale dont la garantie est assurée par une autorité suprême (la société, la religion, la morale, etc.). Conséquemment, les stratégies subtiles de négociation qui y sont déployées, confortent l'appellation d'*intention (tentative) de corruption* dans la mesure où elles contribuent au ménagement des faces et offrent au communicateur des voies de disculpation (Tio Babena, à paraître b). Indépendamment des cultures, la conscience de la transgression implique une gesticulation chez les partenaires d'une ISC. En effet, le risque d'intrusion territoriale provoque de nombreux mouvements de regard avant la communication de l'intention de corruption. En cas d'accord, ces regards de contrôle sont intersynchronisés : en même temps qu'il protège ses arrières, chaque participant protège ceux de l'autre. La main entre en action après coup, précisément au moment de passer la compensation. La situation est différente lorsque le corrupteur se trouve en face d'un *homme intègre*. Ce dernier ne produit aucun regard de contrôle parce qu'il n'a même pas l'intention d'accepter ce qui lui est proposé (Tio Babena, à paraître a).

Sur le plan gestuel, le corrupteur est plus à l'aise dans les espaces clos. Quand il croit avoir perçu le signal (de l'instigateur), il propose la compensation sans montrer de gêne. Toutefois, la présence d'un témoin oculaire ratifié peut provoquer une gesticulation de « fausse » gêne chez celui-ci ou chez son interlocuteur. Le regard latéral, dans ce cas, peut exprimer le désir de s'assurer que le témoin partage les mêmes valeurs que les participants corrompus. L'attitude du non-corrompu dans ce type d'espace reste identique à celle affichée dans les espaces ouverts. Les constantes observées d'un film à un autre amènent à conclure que les partenaires des ISC forment une communauté disposant de ses propres habitudes gestuelles. Ces gestes transculturels constituent ce que j'ai appelé la culture gestuelle du domaine de la corruption (Tio Babena, à paraître a). Présentés dans un métalangage, ces résultats, il faut le remarquer, ne seraient pas accessibles au grand nombre sans un travail de transposition.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

5 Résultats de l'analyse linguistique et transposition

En l'état, les conclusions ci-dessus consolideraient l'image du linguiste perché sur sa tour d'ivoire. À cet effet, toute linguistique enracinée dans le social devrait viser l'applicabilité des résultats en situation réelle de prise de décision. Le moins qu'elle puisse apporter aux questions de développement, c'est une contribution active au *brainstorming* qui précède les actions sur le terrain. Ce travail de transposition participerait à une humanisation de l'*ingénierie linguistique*, laquelle ne serait plus exclusivement comprise comme une discipline en charge du traitement automatique du langage naturel (TALN), mais aussi comme l'activité à travers laquelle le linguiste procède à une intégration des résultats de ses analyses dans des dispositifs concrets d'intervention. C'est là une dimension qui apporterait un goût d'inachevé à la linguistique du développement (social) si elle venait à manquer.

Dans le sillage de la précédente observation, les résultats que j'ai présentés sur le fonctionnement des interactions en situation de corruption aboutissent à la proposition d'un modèle linguistique holistique qui, en même temps qu'il rendrait compte des liens entre corruption et morale aussi bien dans le courant universaliste (corruption perçue comme un mal), le fonctionnalisme (bienfaits de la corruption) que dans le relativisme culturel (théorie variationniste de l'acte de corruption), permettrait de décrire l'agir et l'être des participants impliqués dans les pratiques corruptives (Tio Babena, à paraître c). En considérant qu'une expertise graphologique soit requise pour lever le doute sur une affaire de falsification de document, il apparaît légitime que l'on convoque aussi le linguiste pour qu'il analyse la construction des catégories participatives à l'acte de corruption dans le matériau verbal. La tendance à l'archivage sonore des transactions de corruption motivé par les progrès techniques, les témoignages et les enregistrements produits dans des affaires de corruption peuvent constituer un matériau d'analyse à partir duquel on apprendrait davantage de ce comportement déviant.

Au regard de ce qui précède, la linguistique du développement (social) s'impose donc naturellement, mais elle court le risque d'être comparée et assimilée aux disciplines classiques – même si elle ne l'est pas (encore ?) – à qui on reproche souvent un formalisme et des descriptions coupés des réalités quotidiennes. Pour donner tout son éclat à ce paradigme renouvelé, il faudrait d'abord accepter l'idée qu'un sujet de développement, quel que soit son degré de complexité, puisse devenir une préoccupation linguistique. Ce préalable implique logiquement une analyse qui jumelle considérations théoriques et pratique de terrain au sens large. Cependant, sans une collaboration accrue entre le monde de la recherche et les organisations d'intervention afin de transformer les résultats issus des laboratoires en véritables savoir-faire pour le développement, la LD(S) aura du mal à convaincre une certaine opinion. C'est à cette condition que la notion d'*ingénierie linguistique*, au sens qu'on lui a donné en amont, trouvera toute sa validité et qu'on admettra résolument que la « linguistique peut donner des clés pour mieux comprendre la vie de tous les jours » (Agresti, 2014, p. 14).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Bibliographie

Ablali Driss & Wiederspiel Brigitte, 2017, « *Ethos* et mode de circulation des affects dans deux genres d'écrits numériques », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 11 (URL : http://journals.openedition.org/rfsic/2921, consulté le 18 avril 2018).

Agresti Giovanni, 2014, « Actualité des racines. Pour une linguistique du développement social », *Cahiers de l'école doctorale en linguistique française*, n° 8, p. 13-39.

Bachelard Gaston, 1947, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, J. Vrin.

Bateman John A. & Schmidt Karl-Heinrich, 2014, *Multimodal Film Analysis. How Films Mean* (1re éd. 2012), New York, Routledge.

Cartier-Bresson Jean, 1992, « Éléments d'analyse pour une économie de la corruption », *Tiers-Monde*, n° 131, t. 33, p. 581-609.

Culioli Antoine, 2000, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations* (1990 pour la 1re éd.), t. 1, Gap/Paris, Ophrys.

Gumperz John, 1989, *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit.

Médard Jean-François, 1993, « De la corruption comme objet d'étude », *Revue française de science politique*, n° 4, p. 690-697.

Métangmo-Tatou Léonie, 1996, « Enquête sur les connaissances, les attitudes et les perceptions en vue de l'élaboration de messages d'éducation sanitaire », Yaoundé, Ministère de la Santé publique/Fondation Carter, 47 p.

Métangmo-Tatou Léonie, 1999, « Linguistique et développement : un défi à relever », communication à la conférence internationale sur l'université et son environnement, Ngaoundéré 26-27 novembre 1999, Université de Ngaoundéré.

Métangmo-Tatou Léonie, 2001, « Lorsque la cola n'est plus le fruit du colatier. Cryptonymie et évolution diachronique du lexique de la corruption au Cameroun », *Le Français en Afrique*, n° 15, p. 169-182.

Métangmo-Tatou Léonie, 2019, *Pour une linguistique du développement. Essai d'épistémologie sur l'émergence d'un nouveau paradigme en sciences du langage*, Québec, ESBC, xvi + 232 p.

Seizeur Romuald & Rolland-Lozachmeur Ghislaine, 2015, *Annoncer le cancer : entre humanité et sciences médicales. Le cas de la tumeur cérébrale*, Paris, Lavoisier.

Sperber Dan, Wilson Deirdre, 1989, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.

Tandia Mouafou Jean Jacques Rousseau, 2011, « Enjeux sociodiscursifs de la corruption au Cameroun », dans Jean-Benoît Tsofack & Valentin Feussi (dir.), *Langues et discours en contextes urbains au Cameroun. (Dé)constructions – complexités*, p. 63-81, Paris, L'Harmattan.

Tio Babena Gilbert Willy, 2014, « À propos des ambiguïtés usuelles du verbe *corrompre* et du dérivé *corrompu* », dans Jacques Evouna & Louis Martin Onguéné Essono (éd.), *Mosaïques*, Au cœur du verbe. Syntaxe, discours et didactique, Paris, Éditions des Archives contemporaines, p. 39-49.

Tio Babena Gilbert Willy, 2016, « Pensée corruptrice : guerre des places ou guerre des voix ? », dans Ghislaine Rolland-Lozachmeur (éd.), *Les Mots en guerre. Les discours polémiques : aspects sémantiques, stylistiques, énonciatifs et argumentatifs*, p. 135-154, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Tio Babena Gilbert Willy, 2017a, « Communiquer la corruption : les déclinaisons de l'acte de corrompre », *Langues & usages*, n° 1, p. 102-122.

Tio Babena Gilbert Willy, 2017b, « Offense et réparation dans la communication de la corruption », dans Laurentiu Bălă (éd.), *Analyse de discours et d'œuvres à la croisée des disciplines*, p. 171-192, Sarrebruck, Éditions universitaires européennes.

Tio Babena Gilbert Willy, à paraître a, « Geste et corruption : aspects transculturels de la représentation d'un phénomène », Hind Lahmami (éd.), *Expériences interculturelles*.

Tio Babena Gilbert Willy, à paraître b, « Et si manipuler la norme présageait un acte de corruption ? », dans Caroline Muller, Florence Piron & Mélodie Faury (dir.), *Dire le vrai*.

Tio Babena Gilbert Willy, à paraître c, « Corruption et morale. Penser un modèle linguistique holistique », *Interstudia*, nos 23-24.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Tourneux Henry, 1993, « La perception des pictogrammes phytosanitaires par les paysans du Nord-Cameroun », *Coton et fibres tropicales*, vol. 48 (1), p. 41-48.

Tourneux Henry, 1994, *L'Étude des langues à tradition orale dans la perspective du développement*, Habilitation à diriger des recherches, Paris, Université René-Descartes, 106 p.

Tourneux Henry, 2009, « Linguistique et développement », *La grande Oreille. La revue des arts de la parole*, n° 39, p. 39-41.

Tourneux Henry, 2010, « Évaluation de la communication en matière de risques liés à l'utilisation des pesticides au Nord-Cameroun », dans Nicole Vernazza-Licht, Marc-Éric Gruénais & Daniel Bley (éd.), *Sociétés, environnement, santé*, p. 171-185, Marseille, IRD Editions.

Tourneux Henry, 2015, « Pour une linguistique du développement », dans Sergio Baldi & Gian Claudio Batic (dir.), *Selected Proceedings of the Symposium on West African Languages, Naples 27-28 March 2014*, p. 163-176, Naples, Università degli studi di Napoli « L'Orientale », Dipartimento Asia, Africa e Mediterraneo, coll. « Studi Africanistici » Serie Ciado-Sudanese 7.

Tourneux Henry & Métangmo-Tatou Léonie (dir.), 2010, *Parler du sida au Nord-Cameroun*, Paris, Karthala.

Van Leeuwen Theo, 2005, *Introducing Social Semiotics*, New York, Routledge.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*